

XYZ. La revue de la nouvelle



Le tricycle violet

Susan Ouriou

Numéro 95, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouriou, S. (2008). Le tricycle violet. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (95), 38–46.

Le tricycle violet

Susan Ouriou

Pour Titi et Tatine

PRUNELLE était l'enfant la plus mignonne qui soit, tout en rondeurs de bébé, avec des fossettes et de grands yeux souriants. Ses premiers mots ne furent pas des mots mais des gazouillis intermittents et un son bien à elle : « ah-reu ». Un langage bien à elle. Ses parents apprirent bientôt à lui répondre dans cette langue qui était la sienne. « Ah-reu », disaient-ils.

À l'âge de deux ans, les fossettes de Prunelle s'étaient faites plus profondes et ses rondeurs de bébé étaient plus fermes, presque aussi fermes que son regard lorsqu'elle se mit en tête d'essayer un autre langage. Celui de ses parents. « Moi, capable », dit-elle. Je peux le faire. Et elle le fit. Elle parla, puis elle marcha, et plus rien désormais ne put l'arrêter.

Lorsqu'elle eut trois ans, le « moi, capable » lui fournit un nouveau nom. « Moi, Pounelle », déclara-t-elle. Un nom bien à elle, sans ces *r* rebelles et ces *u* délicats qui exigeaient des torsions de la langue et des pincements de lèvres. Ses parents tentèrent de la corriger. « Pru », fit Maman. « Prunelle », insista Papa. Avec pour toute réponse le regard déterminé de leur fille. Un regard on ne peut plus capable. Aussi les parents abandonnèrent-ils. Prunelle était Pounelle, un point c'est tout.

Les yeux de Pounelle brillaient parfois d'une lueur plus malicieuse. « C'est le fun », disaient-ils quand elle tirait doucement la queue de Minou et soulevait du sol ses pattes postérieures, ou qu'elle donnait à manger ses sucettes aux fourmis.

Ce n'étaient pas seulement les mots de Pounelle ou ses yeux qui en disaient long. Elle aimait le langage du corps, au moyen de gros câlins joyeux. Elle et sa mère avaient leur propre langage, leur langage de singe. « Iii, iii, ooo, ooo, aaa, aaa. » Ainsi l'appelait sa mère, et Pounelle sautait alors sur ses genoux. Elles s'enveloppaient l'une l'autre dans leurs longs bras de singe et se câlinaient très fort.

Pounelle laissait souvent ses doigts explorer la tête de sa mère, comme un bébé singe cherchant les puces. Mais au lieu de puces, elle arrachait tous les cheveux blancs qu'elle pouvait trouver. Pounelle détestait les cheveux blancs autant qu'elle détestait les taches de vieillesse. La grande sœur de Madison lui avait raconté que les cheveux blancs signifiaient qu'un jour ses parents allaient vieillir et mourir. Maman avait dit que ce jour était encore très lointain. Et que même ceux qui meurent sont encore avec nous. Comme sa grand-mère, Mamie, qui était morte avant sa naissance. Maman avait pris l'album de photos et lui avait raconté des histoires qui faisaient revivre Mamie.

Pounelle avait un jouet préféré : un téléphone en plastique violet. Un téléphone, bien sûr, parce que Pounelle adorait parler. Et un téléphone violet parce que le violet était sa couleur favorite. Elle aimait tant le violet qu'elle avait composé un petit poème qu'elle aimait chanter : « Tricyclette/Violette/Violette/Tricyclette ». Cela ne semblait jamais l'avoir gênée que le violet soit la couleur de son téléphone et non celle de son tricycle. Un véritable poète ne laisse jamais les faits ruiner un poème.

À quatre ans, Pounelle avait une meilleure amie, Madison, qui vivait juste à côté et possédait elle aussi un téléphone et un tricycle. Les amis sont faits pour parler — langage des mots, des yeux, des corps, langage de singe (enfin, non, ce dernier est réservé aux mamans) — et pour écouter, deux choses que Pounelle préférerait par-dessus tout.

Pounelle et sa meilleure amie Madison aimaient également sauter sur leur tricycle qui n'était pas violet et faire la course sur le trottoir, les rubans de plastique de leur guidon flottant en arrière dans le vent. Au coin de la rue, elles s'arrêtaient dans un crissement, plaquaient leurs pieds sur le sol, soulevaient leur tricycle coincé entre leurs genoux qui arboraient encore leurs rondeurs de bébé, et faisaient tant bien que mal demi-tour, le plus vite possible. Le compte à rebours recommençait aussitôt : « Trois, deux, un, partez ! »

Elles auraient aussi aimé grimper sur le toit de la maison de Madison, comme la grande sœur de cette dernière, et regarder les gens aller et venir dans la rue telles d'innombrables fourmis. Mais la mère de Madison avait décrété qu'elles étaient trop jeunes.

Ces derniers temps — elle avait maintenant cinq ans —, Pounelle ne pouvait plus faire la course aussi souvent avec Madison, sur son tricycle, jusqu'en bas de la rue. Sa respiration se faisait de plus en plus saccadée et elle ressentait une douleur à la poitrine lorsqu'elle pédalait trop vite.

Un jour, les deux filles venaient tout juste de s'arrêter devant la maison de Madison quand elles aperçurent Minou avec une mésange dans la gueule. Pounelle s'écria : « Non ! Minou, non ! » et Madison sauta de son tricycle. Elle retomba sur le sol et se mit à courir en agitant les bras et en criant : « Chou ! chou ! » Minou laissa tomber l'oiseau et courut se réfugier sous le porche d'entrée. Pounelle savait que ce n'était pas sa faute. Les chats sont des chasseurs-nés. Mais quand même...

Pounelle rejoignit son amie, accroupie près de la mésange, les mains serrées entre les genoux. « Je crois qu'elle est toujours vivante », murmura Madison. Pounelle s'agenouilla près d'elle, tendit la main et cueillit le minuscule paquet de plumes tièdes. Sur les ailes, quelques points mis à nu montraient où les dents de Minou étaient passées.

La mésange se tenait mollement dans sa paume droite, les griffes crispées, puis plus détendues sur sa peau nue. L'oiseau vacilla doucement. Au bout de quelques secondes, Pounelle sentit les griffes se relâcher et elle vit le bec s'abaisser de plus en plus, jusqu'à toucher sa main.

Madison ne put en supporter davantage. Elle se précipita chez elle. Même de l'autre côté de la porte, Pounelle l'entendit pleurer. Pounelle ne pleurait pas. Toute son attention était fixée sur la mésange qu'elle voulait voir rester en vie. Elle ressentait la chaleur de son corps, le raidissement de ses griffes chaque fois qu'elles se contractaient dans sa main, jusqu'à ce que, finalement, elles s'abandonnent tout à fait. La mésange gisait sur le flanc.

Lentement, Pounelle recouvrit de sa main gauche le petit corps encore chaud et traversa la pelouse pour rentrer chez elle. De sous le porche, Minou la suivait du regard.

Elles organisèrent des funérailles pour la mésange. Madison trouva dans le débarras une vieille boîte à chaussures que Pounelle

garnit de boules de coton. Les deux amies se tinrent par la main tandis que Papa enfouissait la boîte.

Peu de temps après, Pounelle dut abandonner le tricycle pour de bon et rester au lit. Sauf quand Papa et Maman l'emmenaient chez le médecin ou à l'hôpital pour des examens. Pounelle était malade. Très malade. Elle sentait que Papa et Maman étaient inquiets. Elle les avait même entendus chuchoter à propos de quelque chose qui lui rongait le cœur. Comme une bestiole ? Pounelle ne connaissait de bestioles que les fourmis, qui aimaient les sucettes ; les mouches, qui aimaient les fenêtres ; les moustiques, qui aimaient la chair de bébé ; et les coccinelles, qui aimaient laisser des traces de pipi jaune sur sa main. Comment une coccinelle aurait-elle pu se frayer un chemin jusqu'à son cœur ?

Pounelle en avait assez d'être malade. Madison n'avait le droit de venir la voir que de temps en temps. La première fois, elle apporta des pâquerettes violettes. Les pâquerettes de Madison n'étaient pas violettes naturellement. Elle les avait aspergées de peinture. Après le départ de Madison, Pounelle se mit à rêvasser. Elle avait son propre pot de peinture violette et elle pouvait arroser tout ce qu'elle voulait dans sa chambre d'un violet appétissant. Elle commença par le lit.

Les pâquerettes violettes se trouvaient dans un vase près de son lit non violet. De temps en temps, Pounelle en prenait une et en arrachait les pétales en fredonnant cette comptine que Papa lui avait apprise. « Am stram gram... » Pounelle aimait les poésies absurdes. Surtout à présent que tout lui semblait plutôt absurde.

Les rondeurs de bébé avaient bel et bien disparu maintenant. À force de rester au lit, elle avait perdu ses muscles également. Un jour, elle rêva qu'elle se retrouvait sur son tricycle, les muscles fermes, les jambes en mouvement comme des pistons, la respiration souple et aisée, criant : « Moi, capable ! Moi, capable ! » tandis qu'elle pédalait plus fort qu'elle n'avait jamais pédalé auparavant. Elle pédala si fort que la roue avant du tricycle quitta le sol de son propre mouvement, sans son aide. Elle se réveilla en sursaut. Elle n'avait jamais envisagé qu'un tricycle puisse se comparer à une coccinelle : dur, brillant, rasant la terre, puis déployant des ailes cachées et s'envolant en un instant.

Elle était tellement fatiguée, ces jours-là, qu'elle n'avait même pas envie de lire le livre d'images qu'elle et Papa avaient fabriqué ensemble. Elle avait tracé les lettres avec l'aide de Papa — il était plus patient que Maman pour ce genre de choses — et c'est lui qui avait fait les dessins. Les images devaient l'aider à se souvenir des lettres, chacune représentant le mot dont elle était l'initiale. A était une abeille faisant le poirier sur ses antennes, B un bateau aux voiles gonflées par le vent, C un chat roulé en boule sur un lit. C'était O sa lettre favorite : deux oranges-outans se faisant un câlin. Aujourd'hui, les mots sur la page étaient attirants, mais l'effort pour les lire trop fatiguant. Il était trop dur pour elle de faire sonner même un O.

Elle se contenta de feuilleter l'album de photos de famille, qui ne contenait ni lettres ni mots. Elle regarda les photos de sa grand-mère. Elle préférait les photos où celle-ci apparaissait en petite fille, portant dans ses bras un petit chien ou une poupée de chiffon avachie. Les photos lui rappelaient les histoires de Maman.

Mais même les histoires étaient trop pour Pounelle maintenant. Parler avec des mots ou écouter était devenu une corvée ; elle préférait le langage du corps. La main de Maman peignant ses cheveux, caressant ses épaules, faisant pédaler ses jambes comme sur un tricycle imaginaire. Ou l'enveloppant dans un doux câlin de singe.

Ce jour-là, elle s'assit et contempla les photos longtemps, longtemps, jusqu'à se retrouver à l'intérieur de chaque page, immobile, regardant au-dehors, plutôt que dans son lit en train de regarder l'album. Les yeux de Mamie semblaient vouloir lui dire quelque chose, mais elle ne comprenait pas quoi. Elle était trop fatiguée.

Finalement, elle laissa l'album retomber sur le couvre-lit. Ses mains étaient trop faibles, ses yeux la piquaient trop, respirer lui faisait mal avec ce râle dans la gorge, et le poids sur sa poitrine était trop lourd. Cela lui demanda un énorme effort mais, en fin de compte, elle se dit que peut-être le poids était sur son ventre, pas sur sa poitrine. Peut-être qu'elle avait seulement envie de faire pipi.

Pounelle dut se bagarrer pour repousser les draps de sur ses jambes, mais il n'était pas question pour elle de rester sans bouger. Elle détestait les pots de chambre. Ça lui rappelait son petit pot,

quand elle était bébé et qu'elle passait des heures assise dessus à manger des Cheerios en attendant de faire pipi alors qu'il y aurait eu tant de choses plus amusantes à faire, comme appeler Madison, faire du tricycle ou lancer un cerf-volant.

Pounelle s'assit lentement, avec précaution, puis elle étendit ses jambes au bord du lit jusqu'à ce qu'elles atteignent le sol. La salle de bains n'était qu'à quinze pas du lit. Elle le savait, elle les avait comptés. Si cela avait été vingt pas, elle aurait pu les compter également. C'est après vingt que les nombres se mélangeaient dans sa tête.

Cette fois, Pounelle compta dans sa tête. Compter à voix haute lui aurait demandé trop d'énergie. Un. Deux. Une autre chansonnette lui passa par la tête. Une que Madison lui avait apprise. « À p'tits pas, à p'tits pas, comme vont les petits chats... »

Pounelle aurait aimé que quelqu'un l'accompagne. Pour l'aider jusqu'à la salle de bains. Peut-être aurait-elle dû attendre Maman, qui allait lui apporter sa limonade d'une minute à l'autre maintenant. Trois. Quatre. Le poids pesait clairement sur sa poitrine, pas sur son ventre. Peut-être n'avait-elle pas du tout besoin d'aller faire pipi. Mais rien que l'idée de faire demi-tour et de refaire ces quatre pas en arrière lui sembla trop. Elle continua.

Cinq... Six... Sep... se...

Le décompte s'arrêta soudain. Une douleur fulgurante lui transperça la poitrine. Ses jambes se dérobèrent sous elle. Elle tomba sur le sol. Il n'y eut plus un bruit.

Le ventilateur près de son lit, les branches de l'arbre contre la vitre, la tondeuse à gazon au-dehors, le bruissement du vent, plus un seul de ces sons ne l'atteignait. Pas même le battement de son propre cœur. Disparu.

Maman entra dans la chambre. Elle vit Pounelle ramassée sur le sol et poussa un cri, échappant le verre de limonade qu'elle apportait.

Aucun son ne parvint aux oreilles de Pounelle, et pourtant elle entendit le cri de sa mère. Les yeux de Pounelle étaient fermés, et pourtant elle vit la peur sur le visage de sa mère. Aucune sensation n'effleura ses bras ou ses lèvres, et pourtant Pounelle sentit sa mère l'envelopper dans ses bras et poser sa bouche sur la sienne.

Plus étrange encore, quand Maman se releva et se précipita hors de la chambre, Pounelle la suivit. Pounelle ne pouvait ni bouger, ni se tenir debout, ni marcher, et pourtant elle suivit sa mère. Dans l'escalier, jusqu'au téléphone, le vrai téléphone qui n'était pas violet et sur lequel Maman enfonça trois touches : le neuf, puis le un, puis le un. Sa voix n'atteignit pas les oreilles de Pounelle. Pounelle allait toujours. Elle franchit la porte d'entrée, descendit les marches du perron, dépassa son père qui poussait la tondeuse, et arriva près de son tricycle resté sur le trottoir. Cependant, quelque chose avait changé.

Elle l'enjamba d'un coup, comme si sa dernière course datait d'hier. Elle appuya sur les pédales, qui fonctionnèrent, et ses jambes se mirent à pédaler allègrement. Son souffle, tandis que le trottoir défilait sous elle, était libre et régulier.

Au coin de la rue, la roue avant du tricycle se souleva et quitta le sol. Le tricycle décolla, décrivit une large boucle avec souplesse, puis s'en revint vers chez elle, s'arrêtant à la maison d'avant, celle de Madison, où il se posa en douceur sur le toit.

Pounelle s'assit un moment, pour la toute première fois, sur la faite de la maison de sa meilleure amie. Elle regarda Papa derrière la tondeuse à gazon, traçant dans l'herbe un chemin, baignant dans le même silence.

C'est alors que Maman apparut dans l'entrée. Minou la suivit, scrutant attentivement le sol derrière elle, où des gouttes de limonade étaient tombées de ses chaussures. Pounelle suivit son regard et vit, aussi clairement que si elle s'était trouvée à ses pieds, une colonne de fourmis s'éloignant de la maison, suivant le filet de limonade qui avait coulé depuis les escaliers et formait une flaque sur le sol.

Maman avait dû crier, car Pounelle vit Papa couper le moteur de la tondeuse, mais le silence resta le même.

Maman paraissait incapable de se tenir droite. Elle avait l'air si triste. De gros sanglots saccadés secouaient son corps. Papa se précipita auprès d'elle.

Pounelle appela : « Maman ! » Elle essaya encore, plus fort. « Papa ! » cria-t-elle. Rien. Elle pouvait sentir sa bouche s'ouvrir et

sa gorge se tendre, mais aucun son n'en sortait. « Maman ! » Sa mère ne leva pas les yeux.

Un souffle de vent fit frémir les rubans de son guidon, puis il s'éleva, caressa le visage de Pounelle et chuchota comme une voix près de son oreille. Elle murmura, aussi doucement que le vent : « Tricyclette, violette. » C'est drôle, il lui sembla voir Maman relever la tête. Elle chantonna de nouveau pour elle-même, d'une voix encore plus douce : « Violette, tricyclette. » Papa et Maman regardèrent tous les deux en l'air.

À cet instant, un mouvement attira son attention. Juste en dessous d'elle, sur le seuil, Madison était assise, une pâquerette à la main. Elle en arrachait les pétales, un à un.

Pounelle appela sa meilleure amie. Sans succès. Elle essaya la chanson : « Tricyclette, violette. » Rien. Elle remarqua alors la pâquerette. Elle la fixa longtemps, intensément. Soudain, Madison cessa d'arracher les pétales et inclina la tête, comme pour mieux entendre. « Am stram gram », murmura Pounelle sans remuer les lèvres. « Am stram gram », fit doucement Madison. « Pique et pique et colégram », pensa Pounelle. « Pique et pique et colégram », reprit Madison. Les deux amies terminèrent ensemble l'absurde chansonnette : « Bourre et bourre et ratatam. »

Pounelle sentit une main sur son épaule. Elle baissa les yeux. La main était ridée et couverte de taches de vieillesse larges et brunes qui lui rappelaient quelque chose. Elle releva la tête. Une vieille dame se tenait là, sur le toit, avec elle. Mamie.

Pounelle sentit quelque chose papillonner sur sa poitrine — rien à voir avec la douleur éprouvée juste avant que les sons disparaissent —, et elle regarda. Une coccinelle brillante, violette, sortit de sous sa chemise et grimpa jusqu'à son col, puis sauta sur la main de la grand-mère, atterrissant en plein milieu d'une tache de la peau.

Lentement, Mamie éleva la main jusqu'à sa bouche et souffla légèrement sur la coccinelle. Son souffle déploya ses ailes. La coccinelle s'envola. Elle avait à peine décollé qu'un oiseau fondit sur elle. Une mésange à laquelle il manquait des plumes. Ensemble, elles montèrent de plus en plus haut, jusqu'à n'être plus que deux taches minuscules dans le ciel, puis plus rien.

Alors Mamie abaissa les yeux vers Maman et Papa. Ils s'étreignaient en un câlin de singe si étroit qu'ils semblaient ne plus faire qu'un. Les lèvres de Mamie ne remuèrent pas, mais Pounelle l'entendit prononcer de nouveaux mots dans un langage qu'elle avait encore à apprendre.

La grand-mère tendit la main vers sa petite-fille, puis elle leva lentement leurs mains jointes vers sa bouche et souffla presque imperceptiblement.

La dernière pensée de Pounelle fut : « Moi, capable. »

Ses parents, la tête baissée, murmurèrent en retour : « Toi, capable. »

Ils avaient tous un nouveau langage à apprendre.

Traduit de l'anglais par Laurent Chabin

Visitez
le site Internet
d'XYZ éditeur



www.xyzedit.qc.ca

